

Youssef Haïdar: "Je ne me limite à rien"



Obsédé par la lumière, l'homme et les endroits chargés de sens et véhiculant des émotions, Youssef Haïdar est un des rares architectes libanais à privilégier une production qui s'inscrit dans son milieu sans l'agresser.

Spécialisé dans l'architecture muséale, son œuvre a connu un succès quasi-immédiat, après son travail sur le musée de la savonnerie Audi à Saïda. Depuis, elle s'est déployée à travers une multitude de projets oscillant entre des œuvres classiques et contemporaines et la restauration des musées, notamment du musée de l'Université américaine de Beyrouth, le musée Riad Solh à Saïda, la réhabilitation de la grande mosquée al-Omari au centre-ville et Zawiyat ibn Irak, également en plein cœur de la capitale.

Rentré au Liban en 1995 après avoir effectué des études et travaillé en France durant une dizaine d'années, l'architecte qui, en sus de son activité au sein de son agence, enseigne l'architecture à l'ALBA, refuse de s'enfermer dans des carcans ou dans des styles bien déterminés.

Progressiste, n'ayant aucun a priori, Youssef Haïdar, pour qui tout est possible, déplore un manque de culture quant à la commande architecturale au Liban, ainsi que l'absence d'un cadre législatif clair et précis. Interview.

Qu'est-ce qui influe votre démarche créative en tant qu'architecte?

Les influences sur la démarche créative sont très nombreuses et multiples. On ne peut pas vraiment canaliser cela de manière plus directe. On sait que pour pouvoir le pratiquer, ce métier n'est pas purement créatif, mais n'est pas non plus un métier purement technique. Il a ses particularités et ce qui intéresse est de travailler avec ces deux paramètres.

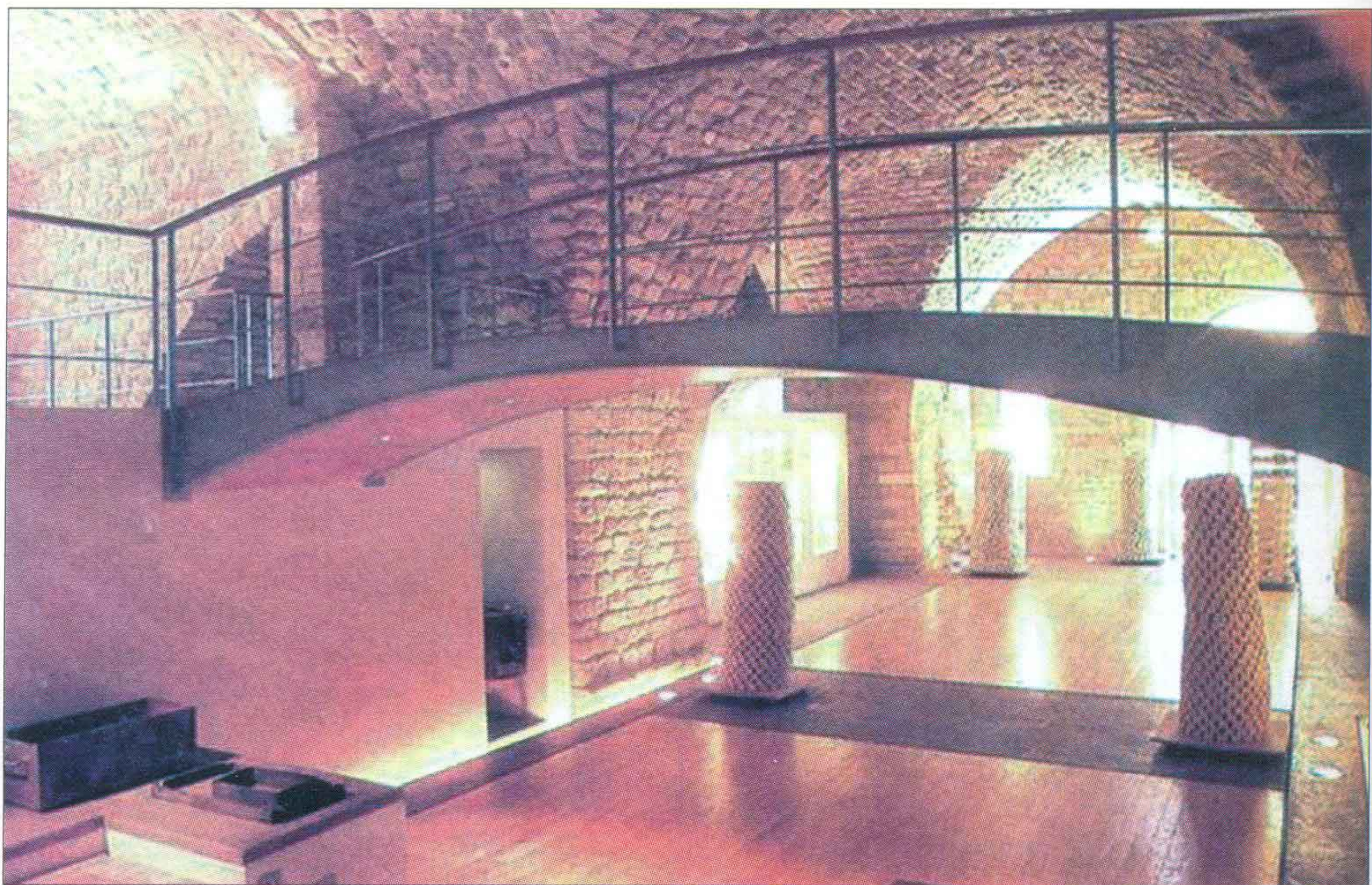
D'un côté, qu'on ait l'approche créative nécessaire parce qu'on est en train de modeler l'espace, on modèle la lumière; puis, en même temps, il y a énormément de contraintes d'ordre technique, pratique et pragmatique, car on construit pour des gens, on ne fait pas des œuvres artistiques pures. On travaille, essentiellement, pour les autres et sur commande...

Un budget restreint et un espace limité entravent-ils la créativité d'un architecte?

Il n'y a pas de contraintes dans ce sens. Ce qu'on considère dans notre métier, des contraintes sont un élément constructif. C'est pourquoi, j'insiste qu'il ne s'agit pas d'un artiste devant son chevalet et il a une liberté absolue et les seules contraintes qui s'imposent sont d'ordre personnel, liées à sa pensée, au format qu'il travaille et à ses préoccupations très égoïstes par rapport à cette question. Puisqu'on construit et travaille pour les autres, systématiquement le champ de contrainte est une nécessité. A partir de là les contraintes sont donc un des ingrédients constructifs du projet. A nous de savoir comment les gérer, de faire en sorte que ces contraintes ne deviennent pas des contradictions, des éléments qui empêchent le projet de se concrétiser. S'il y a un budget limité, on fait avec. A mon avis, c'est l'essence même du

métier. Il y en a d'autres qui pensent différemment. Les contraintes qui sont difficilement ingérables dans un projet d'architecture, par exemple, sont essentiellement le manque de savoir par rapport à une commande architecturale et le manque de savoir par rapport à ce métier. C'est qu'on a et je ne peux pas être très dur, une sorte d'ignorance de la part du client quant à la connaissance d'une vraie commande architecturale. On peut rediriger une commande, si la question est mal posée au départ. Une partie du rôle quand même important de l'architecte, est de rediriger cette commande comme quelqu'un qui veut construire un palais et n'en a pas les moyens. Entre le fantasme et la réalité, il y a ces écarts-là. Toujours le rôle de l'architecte est quand même de rétablir ces équilibres. Ce qui est essentiel, mais c'est un énorme travail; on ne fait pas de projets sans faire ce travail d'aiguillage. Au Liban, il y a cette limitation de la commande, que ce soit en Europe, aux Etats-Unis ou ailleurs, le champ de la commande, est très vaste. Il y a, premièrement, un savoir-faire de la commande architecturale, les gens savent diriger un architecte et poser les questions. D'autre part, les commanditaires sont très nombreux, allant de la commande publique, qui est l'Etat, jusqu'à la commande régionale, les communes et les mairies, jusqu'aux institutions et à la commande privée des particuliers qui veulent construire leur propre maison. Malheureusement, au Liban, la commande architecturale est très limitée à ce niveau-là, c'est à dire à la commande du client privé, la commande publique étant quasiment inexistante ou très mal gérée.

MANQUE DE CULTURE ET D'ORGANISATION Cela est dû à quoi?



Des espaces qui véhiculent des émotions.

A mon avis, cela est dû à un manque de culture, un manque d'organisation. On a eu des époques magnifiques dans les années cinquante et soixante; on avait une excellente gestion de la commande publique qui se faisait à travers un ensemble de concours. Puis, il y avait les grands noms de l'architecture libanaise qui ont fait leur place à partir de concours public, comme Pierre Nehmé, ou Pierre Houry. Toute cette génération s'est imposée en se lançant dans des concours en passant par la commande publique et ont fonctionné à partir de là. Malheureusement, c'est quelque chose qui s'est totalement perdu. Là on a tout un ensemble de projets de commandes publiques qui se font on ne sait comment et on ne comprend pas très bien. Je ne dis pas que le seul moyen étant le concours; il y a plusieurs systèmes: les concours ouverts, les concours sur invitation, il y a une pré-sélection qui peut se faire etc. Mais là on est dans le stade du clientélisme, sachant que la commande peut être faussée par cette question. En général, personnellement nous refusons de travailler pour la commande publique; nous travaillons, uniquement, pour des projets très sélectionnés, des cas très particuliers.

UNE CERTAINE COMPLICITÉ AVEC LE COMMANDITAIRE

Quels sont les critères dont vous tenez compte dans la sélection d'un projet?

Tout d'abord, il faut qu'il y ait une certaine complicité, que le projet qu'on nous propose nous parle et qu'on nous choisisse pour ce qu'on est. Cela c'est un point essentiel, car pour pouvoir collaborer avec le commanditaire, il faut qu'il y ait une vraie complicité, une réelle entente; c'est le point de départ, quelle que soit l'échelle du projet. Puis, il faut une compréhension de tous les mécanismes de fonctionnement pour que le projet aboutisse.

Que dites-vous de l'évaluation de la production architecturale au Liban?

Le Liban a une grande chance d'avoir beaucoup d'architectes, mais on manque de qualité. Je ne veux pas tout mettre sur le dos des architectes puisqu'il y a quand même une partie qui est liée à la commande et la formation architecturale. Cependant, ils ont leur part de responsabilité par rapport à cela, mais il est clair qu'on a en même temps une force extraordinaire. Il y a des architectes de très grande qualité, tout comme des projets de très grande valeur. On n'a rien à envier à personne et on n'a pas besoin d'architectes de l'étranger, les architectes libanais ont toujours travaillé pour l'étranger et continuent à le faire.

Parallèlement, on a un cadre légal et législatif qui peut être assez valable, mais on a des problèmes d'application. Si tout cela s'appliquait comme il faut, on a un ensemble de règles qualitatives.

UN PROJET ARCHITECTURAL EST PAREIL À UN ÊTRE VIVANT

Quelle est votre approche de la matière?



La lumière, obsession de Youssef Haïdar.

Quel est le matériau que vous préférez travailler le plus?

Je n'ai pas des a priori en ce qui concerne les matériaux. J'aime que les choses aient un sens. Nous sommes à une époque où on peut tout faire. Quand je fonctionne sur un produit architectural, je n'ai aucun a priori, ni a priori formel, ni a priori matériau. Je laisse le projet même trouver ses propres exigences et se raconter par lui-même et on répond à ses besoins. Un projet architectural est comme un être vivant qui va prendre sa place. L'important est que les choses aient du sens. Nous pouvons absolument tout faire, quasiment tout. On peut construire une très belle arcade, un très beau mur de béton brut, on peut faire tous les langages architecturaux imaginables allant du plus classique au contemporain, au plus poussé ou futuriste.

Même pas une nette préférence pour un style?

Non. Surtout pas de style, pas de carcans. Tout est possible et je ne me limite à rien. L'important est que cela ait du sens.

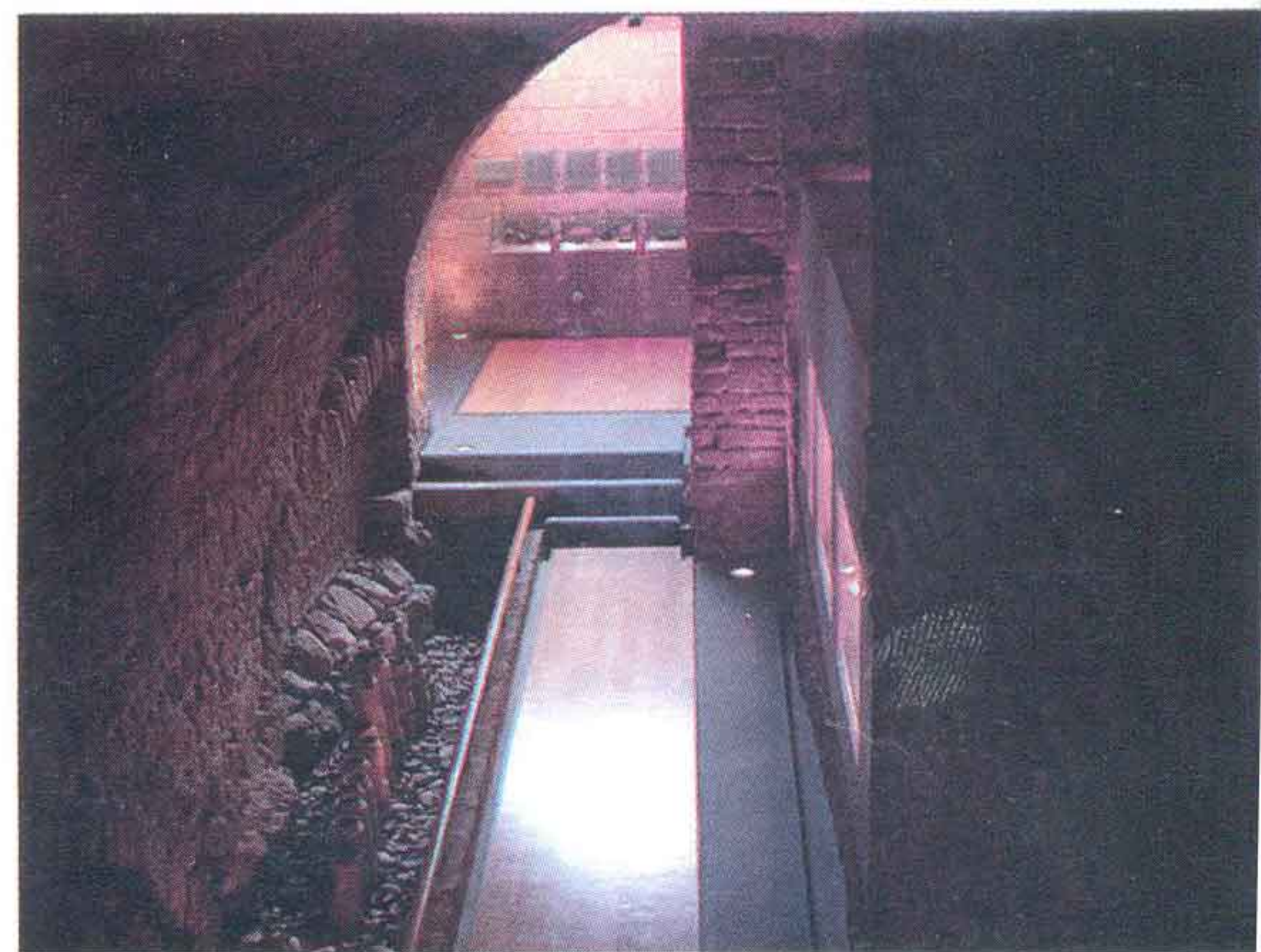
Qu'est-ce que vous cherchez à dire et à exprimer en exécutant vos œuvres?

D'abord, lorsque je travaille, je suis très lié à un contexte. Je travaille donc dans un contexte particulier et je suis très attaché à la lumière. Puis, j'aime aussi l'être humain. Ces trois rapports là sont profondément humanistes et tout cela se met en place. J'aime, aussi, les espaces qui véhiculent une émotion, non seulement les espaces rationnels. Des espaces simples et sensibles, où la lumière et le vécu ont leur place. Ces deux paramètres-là étant essentiels.

CONDITION ESTHÉTIQUE ET HISTORIQUE

Pensez-vous qu'il est possible de séparer la condition esthétique du contexte et de la condition historique?

C'est une question difficile et je suis profondément progressiste par rapport à cette question. Progressiste tout en étant en même temps ancré dans un contexte très particulier. Il faut certainement une préservation de tout un



Donner une nouvelle vie à des espaces anciens.

patrimoine, de tout un paysage qui est une nécessité à préserver, mais au-delà de cette préservation, il y a une nécessité de développement. Garder des choses figées, des coquilles vides de sens n'a pas de valeur pour moi. A moins que cela soit un objet très particulier, qui soit un élément unique et rare et n'existe plus et devient quasiment une pièce muséale comme un temple romain. Sinon pour moi, tout le reste est comme les êtres vivants; les architectures sont destinées à être utilisées et il faut, alors, leur donner une nouvelle vie. Finalement, la notion du développement est une nécessité. Donner aux choses un nouvel sens pour qu'elles ne disparaissent pas. Ceci dit, il y a quelque part une exagération par rapport aux paysages urbains beyrouthins ou autres dans le pays. Il y a un excès inadmissible et inacceptable. On est en train de raser excessivement, en ne prenant nullement en considération tout ce tissu, optant pour la solution de facilité, car on pourra aller développer sur un tissu ancien, car cela demande plus d'efforts et d'exercice que raser et construire de nouveau est tellement plus simple, l'autre paramètre étant cette question pécuniaire et financière essentielle et sans aucune législation. C'est entre tous ces paramètres que nous naviguons; entre un capital féroce qui veut absolument gagner, entre une nécessité de préservation, entre une nécessité de

développement, entre une nouvelle esthétique qui se met en place; puis, il faut jongler entre tous ces trucs-là. Et puis avec un système législatif et légal qui n'est pas au point dans son application.

POUR UNE NOUVELLE LÉGISLATION

Quelle est la stratégie à adopter pour pallier à cette situation?

Avant tout, il faut travailler sur une nouvelle législation qui serait plus spécialisée. Dans ce cadre, il n'y a pas une loi généraliste et celle qu'on a appliquée au Liban n'est plus valable. On doit travailler en centralisation et en décentralisation, focaliser sur un contexte particulier, séparer les choses, les isoler; puis, travailler contexte par contexte. Le meilleur exemple étant Gemmayzé. On a commencé à imaginer la zone dans toute sa totalité, après s'être mis d'accord sur la nécessité de la préserver. Et la démarche était encore de courir à la promulgation d'une loi qui pourrait s'appliquer partout mais qui, finalement, s'est confrontée à tous les grands intérêts de tout le monde et qui a été un flop abominable. On se retrouve maintenant avec une loi généraliste sans queue ni tête, qui ne permet de rien préserver, alors qu'il aurait fallu prendre en considération plusieurs paramètres. Il faut préserver la sacralité de la propriété privée au pays. Il aura fallu travailler en petite zone; c'est une expérience qui a toujours existé, un système qu'on appelle des zones d'aménagement concertées telles qu'elles se font en France ou ailleurs. On va se concentrer sur une zone particulière et réfléchir à son échelle. Et ce n'est pas ainsi qu'on va réussir à cadrer tous ces paramètres.

Et par l'application. Par tous les organismes de la DGU, les municipalités... l'architecte n'est qu'un des acteurs.

Quel regard portez-vous sur le paysage architectural local? Où commence le beau et le mauvais goût?

Je ne me permettrai pas de définir le beau ou le mauvais goût. C'est très difficile. On est dans une époque où tout est possible et où n'importe



Le musée de l'Université américaine après sa rénovation.

quoi est fait. On oscille entre ces deux paramètres. Tellement tout est possible à faire n'importe quoi qu'on frôle le non-sens et le vulgaire. J'appelle un non-sens un très bel ouvrage qui est hors contexte, en dehors de son champ ou qui n'est lié à rien, ni à une tradition, ni à une vision ou à une idée. Et au Liban il y en a beaucoup. On navigue entre l'extrême degré de niveau de réussite et le pire.

Quel serait pour vous le projet idéal?

Le projet idéal est celui que je fais tous les jours, celui que je fais au quotidien. J'adore ce que je fais, les questions qu'on se pose, tous les projets sur lesquels je suis en train de travailler. Il y a une matière extraordinaire à faire.

CONTINUITÉ DANS LA DÉMARCHÉ

D'un projet à l'autre qu'est-ce qui change en vous qu'est-ce qui a évolué dans votre travail?

Quelque part, tout cela est un seul et même projet, car il y a une démarche qui est suivie. Une démarche claire et chaque projet est un plus à cette démarche. En général, dans la vie un architecte fait un projet, voire deux. Mais tous ces projets-là s'inscrivent dans la même démarche. Il y a des choses qui s'éclaircissent, d'autres qu'on expérimente, des erreurs de

jeunesse qu'on améliore, qu'on situe et développe, mais la préoccupation étant toujours la même. Il y a une communauté d'esprit dans tous ces projets qu'on a fait, il y a une continuité dans la démarche. Puis, il y a des choses qu'on retrouve dans un projet et qu'on va retrouver dans d'autres. Il y a une sorte d'obsession dans le métier de l'architecte, malgré tous les raisonnements. Les architectes sont quand même des personnes habitées et obsessionnelles. Ils ont quelque chose à dire..

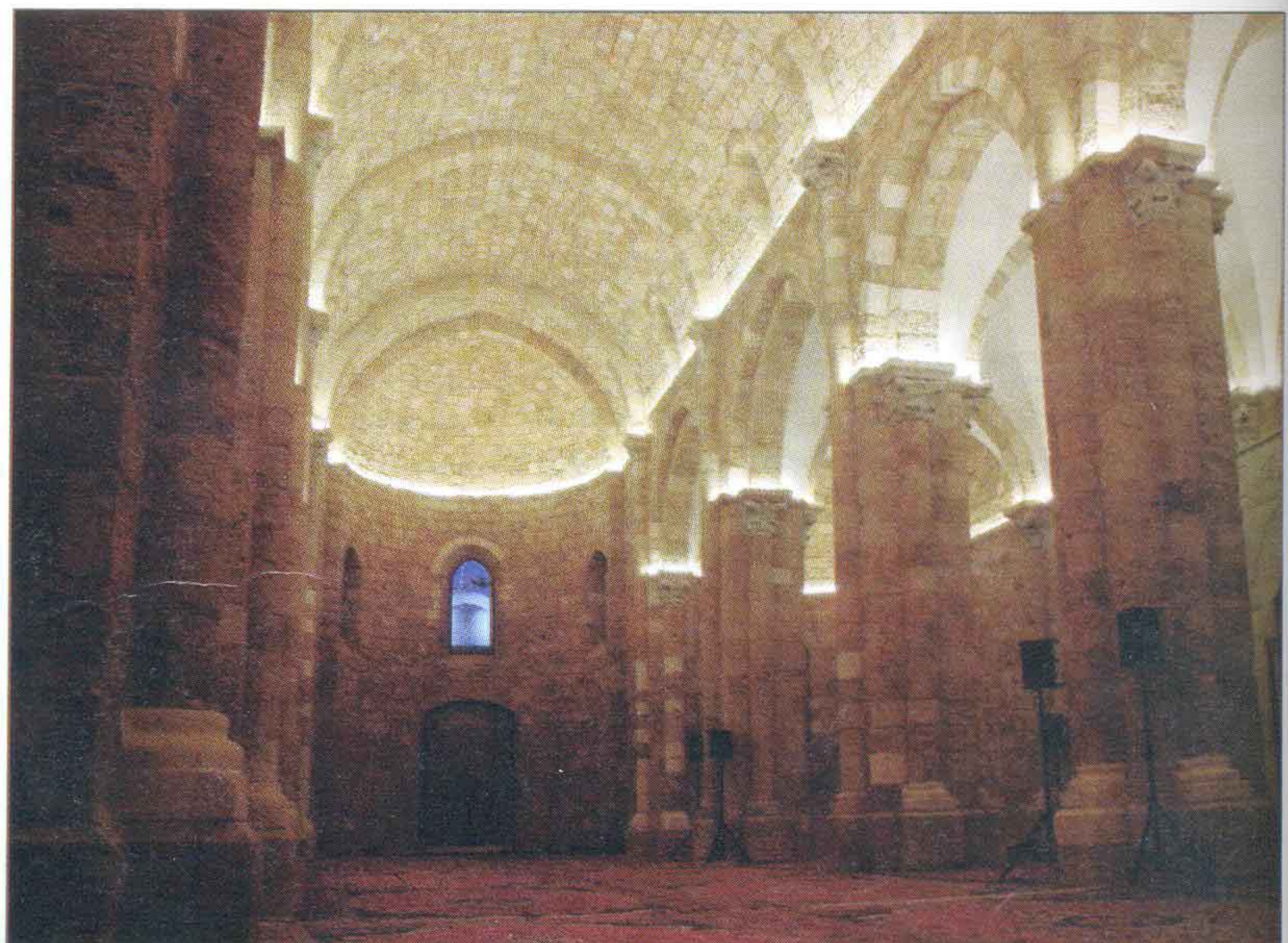
Qu'est-ce qui vous obsède et préoccupe?

La lumière, c'est sûr. C'est une obsession fort intense. Cependant, parfois ces obsessions ne sont pas obligatoirement expressives. Ma préoccupation principale étant la lumière, cette dernière occupe une place importante dans mon travail et s'exprime de différentes manières, puisqu'il s'agit d'une expression abstraite. Au-delà c'est, aussi, le contexte et une certaine continuité dans mes projets, qui sont liés à une matière première ancienne, existante, faite par d'autres. C'est ce cumul, cette accumulation de couches qui est intéressante dans ces projets. Jusqu'à constituer un patrimoine personnel. ■

MICHELINE ABI-KHALIL



Vue de la cour intérieure de la mosquée al-Omari.



La lumière encore et toujours. Mosquée al-Omari.